

# ORIGINES DU RYTHME

(ou petite Histoire du Rythme)

Ne connaissant rien des origines de la musique, nous ne pouvons que faire des suppositions à leur sujet, sans les situer d'une manière même approximative dans le temps.

Les civilisations disparues nous ont laissé des vestiges d'architecture, de sculpture, de dessin, de gravure, aucune trace de leur musique ne subsiste ; parce que les sensations de l'oreille sont les plus fugitives, on a toujours négligé d'écrire l'histoire de la musique, les premiers essais de ce genre sont de notre époque, remercions-en les Gevaert, Louis Laloy, Romain Rolland, Tiersot, Pierre Aubry pour ne citer que les plus célèbres.

Certaines sculptures, découvertes en Egypte, représentent des groupes d'exécutants ; il est donc permis de penser que déjà ces peuples, dont la civilisation était avancée, possédaient un art musical assez développé et que la nécessité s'était fait sentir de donner de la cohésion par le rythme à cette musique d'ensemble, même si elle était homophone — comme celle des Grecs, dont nous nous occuperons plus particulièrement parce que nous la connaissons un peu.

Malgré les quelques fragments de musique hellène qui nous sont parvenus, il est très difficile d'avoir une opinion exacte à son sujet, et ici encore, nous serons obligés de faire des suppositions, à défaut de preuves suffisantes pour établir la vérité.

Nous présumons qu'il existait deux genres bien distincts au point de vue rythme :

Le premier, précis, accompagnant la chorégraphie, établi d'après des formules rigides propres à chaque genre, semblables à celles que nous rencontrons dans les danses régionales populaires de tous les pays latins ;

Le deuxième, plus libre, déterminé seulement par la succession des syllabes longues ou brèves, que donnait l'agencement prosodique : l'art musical grec étant avant tout vocal, son homophone était surtout destinée à compléter les vers qu'elle accompagnait, les chœurs des tragédies chantaient le plus souvent à l'unisson, rarement une partie redoublait à l'octave, ils pouvaient donc adopter le rythme qui leur convenait, puisque à tout prendre, il n'y avait qu'une seule voix.

Dans les deux genres, les Grecs se sont beaucoup inspirés de la musique orientale : les danses et la vocalise asiatiques ont influé les premières sur la chorégraphie, la deuxième sur la musique tragique.

L'art grégorien, copié sur l'art grec, dans lequel, au début, les notes n'avaient comme durée que celle que leur conférait la syllabe, longue ou brève, sur laquelle elles se chantaient, est une preuve à l'appui de cette thèse.

Au moyen âge, nous trouvons encore une autre raison de croire

que le rythme de la musique tragique grecque ne fut réglementé que par la prosodie : les troubadours, sans aucun doute, pour imiter l'art ancien, ont créé, comme le dit M. Landormy dans son *Histoire de la Musique*, six formules rythmiques, dont les quatre premières représentaient l'iambe, le trochée, le dactyle, l'anapeste des anciens.

	I	II	III	IV
notation	♩ ♩	♩ ♩	♩ . ♩ ♩	♩ ♩ ♩ .
Valeur prosodique	Jambe	Trochée	Dactyle	Anapeste
correspondance	U —	— U	— U U	U U —
	brève, longue	longue, brève	longue, brève, brève	brève, brève, longue

Ce qui augmente la valeur de cette nouvelle preuve, c'est que dans chacune de leurs compositions, ils s'astreignaient, du commencement à la fin, à n'employer qu'une seule de ces formules, rendant ainsi leur art très limité, mais par contre renfermant dans une seule manière les deux genres de l'art grec.

En résumé, ni l'art hellène, ni l'art grégorien qui lui a succédé, n'ont été mesurés comme nous l'entendons de nos jours.

Les formules dont nous venons de parler, en même temps que la notation proportionnelle du XII<sup>e</sup> siècle, avec ses longues et ses brèves, furent les premiers pas vers la mesure ; mais la véritable raison de l'énorme progrès qui conduisit de la notation proportionnelle du XII<sup>e</sup> siècle à la Renaissance, fut la découverte du déchant, point de départ du contrepoint : il devint absolument nécessaire de mesurer deux mélodies superposées n'ayant plus les mêmes contours et rapidement l'art musical se perfectionna, pour arriver, au XVI<sup>e</sup> siècle, à la barre de mesure et à l'appréciation de chaque valeur rythmique, comparativement à une unité de temps, d'une valeur bien déterminée : c'est-à-dire à l'art moderne.

Edmond BASTIDE.

Par suite d'une absence de notre éminent collaborateur, M. Louis Vuillemin, les Notes sans mesure sont remises au prochain numéro.